

Les bacchanales du livre

Catherine Mavrikakis

Volume 48, Number 1 (271), February 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2006). Les bacchanales du livre. *Liberté*, 48(1), 14–19.

Les bacchanales du livre

Catherine Mavrikakis

Dès que j'entends les mots *Montréal, capitale mondiale du livre*, je me mets à rêver. De gros camions bleus sillonnent alors mon cerveau et les autoroutes de l'Amérique, rapides, nerveux, se dirigeant impatients, à la queue leu leu, vers le Québec pour déverser leur cargaison de bouquins de Faulkner, de Dos Passos, de Neruda, de Garcíá Márquez, de Capote, de Margaret Atwood, de Victor-Lévy Beaulieu, dans la splendide cité livresque et utopique. Je vois passer à travers le vide de mon esprit d'immenses avions-cargos blancs, pleins à craquer, regorgeant de livres magnifiques que des employés d'un aéroport gigantesque déchargent hypnotisés, heureux, déballetent amoureuxment, et qui viendront tapisser les murs de nos maisons, de nos écoles, de nos espoirs québécois. Les livres se font piles cyclopéennes, gratte-ciel titanesques, pyramides pharaoniques, téocallis du savoir, minarets incandescents, tours touchant au paradis. J'imagine de grands palais-entrepôts, des cathédrales dédiées à la pensée, aux mots, à travers la ville, qui débordent de volumes littéraires provenant de tous les pays du monde, et où chacun va se servir dans la joie, l'allégresse. Je vois des distributions prodigieuses, des partages mirifiques de livres philosophiques à la sortie des écoles, des bureaux, à l'entrée des cinémas et des magasins d'alimentation. Montréal, pour moi, quelques secondes, devient une nouvelle Alexandrie, la Sodome pécheresse de la pensée, dédiée entière à son vice, la littérature...

Et puis, soudain, *bip, bip*, le bruit électronique des caisses fait virer mes rêves au cauchemar. Je suis en pleine hallucination : de grandes librairies à succursales-champignons se mettent à pousser, à proliférer comme des cancers, et cannibales, enfournent soudainement les gens, les avalent tout rond, mettent en morceaux leur intelligence et les forcent à ressortir, les yeux

vides, l'air content, avec à la main un livre de cuisine tibétaine, un manuel pour faire du parachute ou encore un ouvrage de psychologie sur la réussite sociale comme source du bonheur personnel. Les caisses des librairies se mettent à hurler « orgasmiquement » de joie. De par chez nous, on s'active, on s'affaire. On prépare en grande pompe des événements, des conférences, des émissions de radio, des célébrations, des commémorations, des journées culturelles, des rencontres entre auteurs, producteurs de livres, éditeurs. « Une synergie », dit-on dans les communiqués de presse. Une belle synergie. On fait dans la pyrotechnie cultivée, dans le feu d'artifice bibliophile, celui-là même qui nous crève les tympans et nous rend abrutis. Chut ! C'est la grande fête du mensonge. C'est la danse de l'argent, du grand bonheur « gros sous ». C'est la ronde infernale de l'industrie industrielle, c'est le raout prime-sautier de la culture. Montréal, ma Cité promise, se fait peau de chagrin, se ratatine, réduite alors à un radeau de la Méduse, à une mégapole flétrie de l'Apocalypse où les citoyens simples, complices, se félicitent de participer à la mondialisation de la bêtise, en format de poche.

Il est vrai que je fais peu dans la cuisine, qu'il ne fait pas bon manger chez moi et que tout livre de recettes me serait fort utile. Il est vrai qu'il n'y a pas de mal à fêter, à faire la promotion du livre et de la lecture, et à développer le marché. Tout le monde en profitera. Il est vrai que l'aventure culturelle que l'on nous propose ici n'est que très louable et ne causera pas de tort à l'humanité. Au contraire. Il est vrai que d'autres villes ont déjà été choisies, avant Montréal, par l'Unesco et s'en portent mieux ou tout au moins pas plus mal. Il est vrai qu'il y aura ici et là de belles rencontres, des tentatives sincères d'éducation, de réflexion sur la lecture, des choses étonnantes, oui... Tout cela est vrai, bien vrai. Mais j'ai envie de jouer les trouble-fêtes et de ne pas unir ma voix à la sérénade complaisante, à la ballade revancharde de l'autocongratulation. J'ai envie de rappeler le sort que l'on réserve à la culture dans nos rangs montréalais, la situation de la critique dans nos journaux,

l'achat inquiétant pour beaucoup d'intellectuels, de poètes, d'écrivains, de Sogides par Quebecor, et ce, en plein milieu de cette année montréalaise, si mondiale, si festive. J'ai envie de dire que oui, le livre, on aime cela, chez Quebecor, « grand partenaire et commanditaire principal » de Montréal, capitale mondiale du livre parce que c'est un objet matériel, monnayable, rentable, mais que la littérature, la philosophie, on s'en moque comme de sa première chemise, parce que franchement le but premier de l'opération, c'est quand même la vente des livres, ce n'est pas la propagation des idées, des mots, de la pensée et de l'intelligence. Bien sûr, si l'éducation du peuple permet de vendre, ce ne sera là que bénéfique, mais en fait, ce n'est tout de même pas ce dont il est question ici. Et même si cette grande fête burlesque était construite sur de bonnes intentions, ce cirque orchestré en grande partie par Quebecor nous ferait oublier l'essentiel. Il resterait illusion, poudre aux yeux lancée là pour nous éblouir, pour nous faire croire à quelque chose comme la culture alors que celle-ci se meurt ici, dans notre capitale mondiale de la disparition. Montréal, capitale mondiale du livre est un grand enterrement des idéaux littéraires, philosophiques, critiques et intellectuels, et cet enterrement n'en finira plus : il durera un an. Pendant trois cent soixante-cinq jours, nous nous ferons croire que tout va très bien dans le domaine de la culture, que le monde reconnaît le Québec pour ce qu'il est, un carrefour mondial. Pendant un an, nous nous leurrerons et nous remarquerons à peine l'extermination de la Chaîne culturelle, l'extinction rapide des émissions à contenu intellectuel, la fermeture de librairies de quartier, spécialisées, l'absence d'esprit critique de nos journalistes réduits à produire des publi-reportages ou des critiques lapidaires, d'une ligne ou deux ou encore de trente-cinq secondes sur les ondes. Nous nous féliciterons des profits extrêmement prometteurs des grandes librairies ou des mastodontes des communications qui prouvent la vitalité de la société québécoise. Pendant un an, nous aurons *panem et circenses*, du pain et des jeux, puisqu'il faut donner au public ce qu'il demande et, dans les années qui suivront, nous pourrons

nous rappeler fièrement, comme les courtisans du roi Louis XIV qui assistaient aux grandes fêtes de la royauté, cette année 2005-2006, faite de célébrations, de joies et de leurres. Montréal, capitale mondiale du livre s'annonce comme un non-événement qui nous permettra d'effacer les réelles questions sur la culture qui devraient être les nôtres. Cela restera un exercice d'oubli de la littérature au sein même de son éloge, de son panégyrique, une grande entreprise de refoulement collectif de la réflexion.

En fait, ces festivités médiatiques se déploient au moment même où se dessinent de façon importante dans le monde de réels enjeux financiers autour du livre et de sa possible disparition. Google, on le sait, vient de faire une pause dans la numérisation systématique des livres que la compagnie avait promise. Parti sur les chapeaux de roue en décembre 2004, le projet d'une accessibilité sur le Web de quinze millions de livres d'ici six ans vient de ralentir ses activités et de s'accorder un petit répit pour se permettre la réflexion. La bibliothèque virtuelle, la « Babel numérique » est en effet fort contestée par les éditeurs qui y voient la possible perte de milliards de dollars. Malgré les signatures de contrats avec de prestigieux établissements (bibliothèques des universités d'Oxford, de Harvard, bibliothèque publique de New York, etc.), Google recule pour le moment puisque l'édition lui rappelle que la littérature, c'est avant tout un marché, des intérêts et des profits. Les éditeurs appellent donc les auteurs à leur rescousse, en brandissant l'idée que ceux-ci seraient menacés si la copie de leur livre était accessible pour un coup réduit. La sensibilité actuelle des écrivains, qui ne peuvent être que dans un ressentiment infini, humiliés comme ils le sont par la scène culturelle, fait en sorte que beaucoup d'auteurs, même ceux qui vendent très peu, tiennent à leurs trois cents dollars de droits, parce que c'est mieux que rien, parce que, au moins là, il y a une forme de reconnaissance sociale, aussi misérable soit-elle. Or, si la question de la numérisation des livres est importante et peut, à court et à long terme, transformer de façon radicale notre rapport à la culture, ce n'est pas seulement

d'un point de vue financier qu'il faut penser la chose, mais aussi et surtout de façon théorique, critique, philosophique, sociale et politique. Or, peu de débats se font en ce moment autour de cet enjeu. On voit se tenir certains discours nostalgiques ou se prendre certaines positions chez les éditeurs, mais il y a peu d'intellectuels qui participent à l'heure actuelle au Québec à des discours sur la possible disparition du livre comme objet. C'est là que tout reste à faire. Les écrivains, comme les éditeurs ont du mal à imaginer de nouvelles formes de diffusion du littéraire, du philosophique et de la pensée ou encore des façons différentes de rémunérer les auteurs. En novembre 2003, Tim O'Reilly¹, éditeur reconnu, battait déjà en brèche le discours contre la numérisation. Le piratage, pour lui, reste un impôt progressif à payer. Être piraté, à grande échelle, signifie tout de même qu'on intéresse un grand nombre de lecteurs et que l'on gagne déjà très bien sa vie. Comme le piratage est progressif, il concerne donc les auteurs à la mesure de leur notoriété. Pour la plupart des écrivains, le risque de perdre de l'argent est pratiquement nul. Dans ce monde, un livre nouveau paraît toutes les trente secondes mais la diffusion reste tout à fait limitée. Le livre n'est donc pas un média de masse et la littérature reste un exercice presque confidentiel. Pour O'Reilly, permettre à des livres d'être diffusés sur le Web peut constituer la chance pour la littérature de redevenir un média important. La réflexion de O'Reilly est bien sûr motivée par des intérêts financiers : il est éditeur de livres sur le Web. Mais, dans cette position, s'énonce tout de même l'idée d'une accessibilité à la littérature qui dépasse l'objet qu'est le livre et qu'un événement comme Montréal, capitale mondiale du livre ne prend absolument pas en compte, trop occupé à brandir le livre comme fétiche culturel et financier.

Le livre n'est pas mort, certes, et Quebecor le sait puisque la compagnie continue à investir dans ce marché encore important. Mais pendant que nous continuons à nous étourdir dans la fête,

¹ Voir www.oreillynet.com/pub/a/p2p/2002/12/11/piracy.html (consulté le 24 janvier 2005).

à ne pas trop nous poser de questions sur le vrai avenir du livre, à ne pas prendre de décision gouvernementale sur des politiques culturelles, Quebecor World, Quebecor Media investit dans Vidéotron, la télévision, la cablôdistribution, la télécommunication et Internet, et possèdera de plus en plus les droits des auteurs québécois dont elle fera ce qu'elle voudra : des livres ou des objets numériques. Dans tous les domaines, l'entreprise diversifie ses activités parce que, si jamais le livre devait vraiment disparaître, elle serait prête et nous préparerait d'autres belles fêtes mondiales.